

Vous pensez, donc j'existe

Cogitatis, ergo sum

DE

JOAQUIM SÁ COUTO

Traducteur : Maria Olinda Reis

Un essai de philosophie, soit on l'écrit d'une envolée soit on ne l'écrit pas !

À

Sarah, Clara et Benedita

I

Je m'assois devant mon ordinateur et j'appuie sur les touches du clavier. J'ouvre mon processeur de texte et je commence à écrire. Il est sept heures trente du matin. On est le 17 décembre 2004.

Qui suis-je ? Il y a plus de six milliards d'hommes sur la terre et il est bien probable qu'à un moment ou à un autre, la plupart se soient posé cette question. Si l'on me demande qui je suis, je donne une réponse d'après le contexte et le but de la question. Je dis mon nom ou bien je mentionne ma profession, ma nationalité ou le lien de parenté qui me rattache à d'autres individus. Toutefois, cette caractérisation de mon identité ne répond nullement à la question initiale. Quand je m'interroge, qui suis-je ? Je veux en savoir plus, aller au-delà des aspects contingents afin d'atteindre à l'essence de mon existence. Les caractéristiques que je dois retenir pour que mon moi subsiste. Suis-je simplement un agencement particulier d'atomes qui s'est formé en résultat d'agencements antérieurs, effet de causes que je méconnaissais mais que je reconnais ? Subissant les Lois générales de la nature et ainsi déterminé dans la plus infime de mes pensées ? Tragiquement spectateur d'une pièce où je suis également acteur, une pièce sans nom d'auteur, sans metteur-en scène ou directeur, *sans happy end* ou autre, dans la mesure où chaque acte en est toujours précédé

d'un autre. Ou suis-je l'œuvre d'un Créateur omniscient, omnipuissant et infini ? Qui se joue de moi et joue avec moi comme un enfant qui joue avec son soldat de plomb. Le Créateur, m'a-t-il doté de libre arbitre ? Suis-je moi-même en mesure de décider de mon avenir ? S'il en est ainsi, ne sommes-nous pas devant une violation du déterminisme inhérent à la matière ? Ai-je une âme ? Et si j'en ai, que va-t-elle devenir à ma mort ?

Le monde qui m'entoure est complexe et il faut faire un effort herculéen pour l'appréhender. Ce n'est pas de sa plénitude dont je parle, cela dépasserait toute capacité humaine. Mais tout au moins d'un mode opérationnel. Juste le suffisant ou le nécessaire pour vivre. Le jeu en vaut-il la chandelle ? La connaissance qu'il en résulterait sera-t-elle suffisamment valable ? Comment pourra-t-on reconnaître l'existant, si celui-ci n'est qu'une simple idée perçue ? N'est-ce pas un effort inutile ? Un discours que l'on ne pourra considérer plus valable qu'un autre ?

René Descartes (1596-1650), le Père de la Philosophie, s'est posé toutes ces questions et a cherché à y répondre en tant que témoin de l'époque qu'il a vécue. Examinant toutes les réponses possibles et les soumettant au crible d'un scepticisme radical. Finalement, il aboutit à la conclusion qu'une seule proposition était d'une vérité inébranlable. L'affirmation de l'« existence », car pour pouvoir en douter, il faut d'abord « exister », et par conséquent, la conscience de l'existence est une vérité absolue. “*Cogito, ergo sum*”. Pour Descartes, ce n'est pas de l'existence physique

de son corps qu'il s'agit, mais de l'existence de l'objet substantiel qui pense, l'esprit. Quant au monde physique, Descartes déduit qu'il existe bel et bien et qu'on peut le connaître à travers la raison, l'instrument divin par nature, qui lui permet d'échapper aux erreurs résultant de la fiabilité des sens que son scepticisme s'acharne à dénoncer.

A quatre siècles d'écart temporel, Descartes pourra-t-il m'aider à décerner qui je suis ? La certitude qui s'impose au sujet de l'affirmation de l'existence continue inébranlable. **Je suis un être pensant.** La connaissance scientifique, qui nous comble de ses découvertes, ne nous permet plus d'accepter l'existence d'un être pensant dichotomisé de son corps et doté d'une existence autonome. La pensée est une partie intégrante de mon corps physique. Le dualisme esprit ou âme et corps demeure dans notre matrice culturelle en contrepoint du déterminisme matérialiste qui renie le libre arbitre et la liberté humaine. L'âme échappe aux Lois de la nature et nourrit notre passion de la liberté, une perception si nette et si distincte qu'on ne peut croire être en présence d'une illusion.

Me reconnaissant aujourd'hui en tant qu'être pensant, je me demande depuis quand je possède cette conscience et comment je l'ai acquise. Ma conscience n'était pas présente lorsque j'ai abandonné la matrice physique, ni lors des premières années de vie. L'existence matérielle de mon corps ne détermine ainsi donc pas la conscience de mon existence en tant qu'être pensant. Il faut d'abord « grandir et saisir », au cours d'un lent processus

d'interaction permanente avec le milieu, principalement le milieu culturel, dans lequel s'opère le développement. Sans cette interaction, je ne serais qu'une bête, de l'espèce de l'homo sapiens sapiens, peu individualisée et livrée à l'assouvissement immédiat des besoins primaires de tout mammifère. Soit, un recul de plus de 150 000 ans en termes culturels.

L'expression « Je pense, donc j'existe » dépend du fait que j'appartiens à une espèce pensante qui a développé les éléments culturels nécessaires à l'existence de l'esprit. *Cogitatis, ergo sum*. “Vous pensez, donc j'existe” exprimerait cette dépendance. Mon esprit s'est forgé dans la matrice culturelle de mon espèce. Ma conscience pensante est apparue à un moment donné de mon développement que je désignerai par « **point de Descartes** ».

La plupart de mes semblables ont-ils atteint ce point de développement ? Cela est certain dans le milieu culturel dans lequel je vis. Néanmoins, nul ne doute qu'à l'aube de la culture humaine, nos ancêtres les plus éloignés n'ont pas eu, pour ainsi dire, cette possibilité, faute d'instruments de culture et de civilisation. Qui suis-je ? La réponse renvoie à des concepts de l'être et de l'existence, de l'identité et de l'essence qui tardèrent à se dévoiler. Quoique ces concepts aient été familiers aux classiques grecs, il s'avère difficile de déterminer quand ils ont paru pour la première fois, cependant nous savons que ce fut dans un passé assez récent de l'histoire de notre espèce. Aussi, peut-on, en parlant de développement culturel,

établir l'existence d'un point de Descartes dans la matrice culturelle. Les cultures placées en amont de ce point pourront être dénommées cultures pré-philosophiques et celles qui se trouvent en aval, cultures philosophiques.

Au début de ce XXI^e siècle, il y a sur la Terre des peuples qui vivent dans la modernité et des peuples qui vivent en plein néolithique, possédant des protocultures qui configurent des patterns pré-philosophiques. Les êtres humains qui se développent dans ces communautés n'auront pas davantage de chances d'atteindre le point de Descartes que celles de nos ancêtres éloignés.

Je sais que je suis un être pensant, mais je sais également que je le dois à l'esprit de la matrice culturelle qui héberge en moi. Somme toute, mon être n'est que le résultat de l'interaction de mon génotype particulier avec l'environnement. L'unité, dans la dualité du corps et de l'esprit. Mais qu'est-ce la matrice culturelle ?

II

La culture est l'ensemble des valeurs, croyances et connaissances perçues par les membres d'une communauté comme pertinents. Elle existe à l'état embryonnaire chez d'autres espèces, par exemple, chez les Bonobos, mais de nos jours, elle est conçue d'un mode essentiellement humain. Ce n'est pas un ensemble statique et immuable, bien au contraire elle se développe en qualité et en quantité, se spécialisant et se perfectionnant. Elle constitue ainsi une matrice.

En tant qu'être pensant qui existe, je sais que mon existence a été engendrée dans cette matrice qui existait avant moi et qui continuera à exister après ma disparition. Pour me connaître et connaître le monde qui m'entoure, je dois donc chercher à connaître la matrice culturelle.

Le premier écueil à signaler tient de la nature même de l'objet de mon étude. Au cours de mes cinquante trois années de vie, la matrice culturelle de la communauté dans laquelle je vis a subi des mutations profondes. Mes filles ont des croyances différentes des miennes, elles ont adopté des valeurs distinctes et la connaissance scientifique a considérablement évolué. La diffusion massive de l'information m'a permis de contacter, quasiment en direct, d'autres communautés qui possèdent des cultures distinctes de la mienne. Je reconnais que je pourrais être un autre, si j'avais

vécu à une autre époque ou à un autre endroit, ou peut-être ne pas exister du tout, même étant vivant.

Ces différentes manifestations de la matrice, qu'ont-elles donc en commun ? Comment ont-elles apparues ? Dans quel but ? L'étude des protocultures des sociétés de primates nous permet d'apporter une réponse à ces questions. La culture est un instrument de la survie de l'espèce. Son développement permet et assure la réussite génétique. L'absence de culture limite et compromet cette réussite. Cette prémisse devient plus évidente dans les protocultures où les éléments culturels présents sont nettement en rapport avec les pratiques alimentaires et d'hygiène ou les pratiques de socialisation destinées à renforcer l'unité de la tribu. Elle est toujours évidente dans les sociétés humaines primitives. La découverte du feu et de son utilisation concourent visiblement à des desseins génétiques. Nos ancêtres qui y ont participé avaient-ils conscience de leur existence en tant qu'êtres pensants ? Il paraît indéniable que cette conscience s'est accrue à fur et à mesure que les éléments culturels qui structurent la raison, et qui lui servent d'instruments, se sont accumulés aussi bien en quantité qu'en qualité. En particulier en ce qui concerne le langage. Les interjections animalesques ont évolué vers les formes érudites de l'expression, grâce auxquelles la pensée philosophique et scientifique est devenue possible.

La diversité de cultures humaines travestit le dessein du développement de la matrice que l'on ne peut retrouver qu'avec Adam et Ève. Les

descendants habitant dans différents environnements vivent simplement des vies distinctes, tout en étant unis par la substance même de la matrice. Moi-même je pourrais être un autre, je n'en serais pas moins le fils, rattaché à mes autres frères par le même esprit matriciel. **Je suis un être pensant, de l'espèce de l'homo sapiens sapiens.**

La matrice culturelle précède mon existence et existera après moi, elle ne fait que se manifester en moi, elle est avant tout l'esprit de mon espèce. L'histoire de sa réussite génétique et son espoir d'avenir. C'est un esprit collectif.

Ce n'est pourtant point une œuvre collective. C'est la somme d'infimes contributions individuelles. Une création de la pensée qui se rallie à l'esprit collectif ; lorsque le fou du feu s'est éteint et a donné lieu à l'adoration du feu, devenant aussitôt l'élément consubstantiel d'un creuset de quatre éléments, et à son tour à une nouvelle vision paradigmatique de la genèse de l'univers.

En tant qu'élément collectif, il convient de souligner que personne ne peut modifier la matrice. La *vox populi* traduit parfaitement cette idée en disant que «c'est le monde qui nous change» et que ce n'est pas à nous de «changer le monde». Comment peut-on concilier ceci avec la perception d'une matrice en permanente évolution qui résulte toujours de contributions individuelles ?

L'extrapolation des théories de la connaissance scientifique nous permet

d'avancer au moins deux théories sur l'évolution culturelle : l'évolution par accumulation et l'évolution par crise ou révolution. La première de ces théories insiste sur l'effet de masse résultant de l'accumulation d'éléments culturels, sous la forme de contributions, infimes ou grandioses, permettant à la fois de modifier et de développer la matrice, tout en éliminant les concepts incongrus, et d'ouvrir la voie à d'autres exploitations. La seconde théorie, développée par Khun pour expliquer l'évolution de la connaissance scientifique, défend, quant à elle, l'existence de stades ou paradigmes que l'on abandonne par crise à mesure que l'on adopte un nouveau paradigme plus conforme aux nouvelles connaissances ou aux nouveaux défis.

L'un et l'autre de ces points de vue reconnaissent la contribution individuelle mais n'expliquent ni comment ces contributions individuelles s'introduisent dans le domaine collectif ni l'existence de hiatus culturels, de périodes d'oubli si profond que les populations ne sont pas même en mesure de garder en mémoire ce qu'elles ont oublié, les «longues nuits». Ainsi l'accumulation accroît l'ensemble, elle ne le réduit donc pas, et l'évolution par crise, au lieu de renverser les échelons, en rajoute de nouveaux.

On doit ici reconnaître l'action de ce qu'on appelle la main invisible, ou la main de Dieu, dans l'émergence des éléments culturels comme un produit agrégé de l'action humaine. Partant d'une initiative individuelle mais néanmoins dépendante de l'acceptation de nos semblables. Pas de tous,

mais de ceux qui reconnaissent ces idées nouvelles et en dégagent de l'utilité, ceux qui les soutiennent et les perpétuent, leur octroyant une existence dans l'esprit de la matrice. Sans cet effet agrégé de l'action humaine, tout élément culturel, qu'il apparaisse sous l'effet de l'accumulation ou en résultat d'une rupture des paradigmes existants, disparaîtra au moment où cessera l'existence pensante qui lui a donné origine.

Les longues nuits surgissent lorsque les éléments culturels perdent leur utilité et ne trouvent plus d'appui dans l'esprit de la matrice. Les catastrophes naturelles ou démoniaques peuvent conduire à l'oubli et à la mort de l'esprit, nous reléguant de nouveau à l'état de bestialité.

Où gît donc la vérité ? Comment être sûr d'avoir raison ? Telle certitude est impossible. La seule vérité est que nous existons en tant qu'êtres pensants et en tant qu'individus de l'espèce humaine. Au-delà de cette vérité, toute connaissance n'est valable que jusqu'au moment où l'on démontrera qu'elle est fautive, cependant c'est elle qui apporte une image inestimable à notre survie. Notre passion de la vérité, probablement la valeur culturelle la plus universelle, nous amène à assembler les pièces du grand puzzle qui constitue notre image du monde et, plus on en assemble, plus nette en est l'image. Si le résultat est erroné, pour avoir emboîté des pièces qui ne s'assemblent pas, tel ne veut point dire que la vérité n'existe pas, mais que nous n'avons pas pris le bon chemin de notre quête de la vérité.

En distinguant la passion de la vérité comme une valeur, nous envisageons la liberté de l'esprit comme un présupposé. Sans libre arbitre, il ne peut exister de valeurs puisque celles-ci impliquent des choix qui ne peuvent être prédéterminés. La passion de la liberté est un corollaire de la passion de la liberté.

III

Suis-je souverain de ma propre destinée ? Ai-je libre arbitre ? Puis-je choisir, en tant qu'être pensant de l'espèce de l'homo sapiens sapiens, parmi l'éventail d'alternatives que la vie met à ma disposition, celles qui correspondent à mes intérêts particuliers et qui contribuent à mon bonheur ou n'est-ce qu'une illusion, tout cela ? Lorsque je me définis comme être pensant, je pars du présupposé que le libre arbitre est une réalité. En y réfléchissant, j'ai examiné des concepts et des idées, j'ai mis en corrélation des faits et des expériences, j'ai fait appel à la logique, j'ai déduit et induit des conclusions de certaines prémisses et tout au long de ce processus, j'ai eu le sentiment de liberté dans l'orientation de ma volonté. Or, si je n'étais pas libre, que signifierait penser ? Que je serais spectateur et non directeur. Que le point de Descartes ne serait qu'un moment précis d'un stade matériel, un blanc d'œuf battu en neige foisonnant par l'action d'un simple mécanisme. D'ailleurs, est-il toujours question de parler de bonheur, celui-ci n'étant plus qu'une occurrence fortuite qui échappe à mon commandement ? Les éléments que l'on tient pour indispensables à notre nature humaine, tel que le penchant pour nous affilier à nos prochains, apprécier l'estime des autres ou la réussite personnelle, seraient dépouillés de toute légitimité. Quelle valeur leur attribuer si nous ne pouvons pas les

conquérir ?

La vie réduite à une tragédie grecque, avec le moi réduit à un héros histrion livré à l'aveuglement de ne pas vouloir contempler l'avenir lorsque celui-ci devient présent, car ce n'est que le destin. Sans libre arbitre, je n'existe pas parce que je ne pense pas.

Or, comment concilier la possibilité du libre arbitre avec les Lois qui, comme on le sait, commandent la nature ?

Le postulat de l'illusion ne suffit pas. Avoir l'illusion d'être libre, ce n'est pas être libre. Par ailleurs, prétendre que la liberté humaine est un phénomène qui échappe au déterminisme matérialiste, au même titre que certains phénomènes quantiques ou aux caractéristiques chaotiques, est une plaisanterie. Le monde, objet de nos sens, obéit à des Lois de cause à effet sans lesquelles la formation même des concepts et leur corrélation ne seraient pas possibles. La pensée découle de l'ordre universel et est l'ennemie du chaos.

Aussi est-on fort tenté d'adopter des explications dualistes de la nature humaine. Le corps serait esclave et l'âme libre. De nos jours, ce dualisme n'est pas moins risible que les hypothèses formulées précédemment.

L'étude des Lois de la nature pourvoit les éléments indispensables qui servent à démontrer l'existence du libre arbitre et à défendre que celui-ci ne viole pas la dépendance nécessaire des séquences de causalité auxquelles on ne peut se dérober.

Je monte au sommet de la tour de Pise et je fais tomber une sphère de métal. La sphère parcourt une certaine distance avant de s'immobiliser sur le pavé. La chute a lieu inexorablement lorsque je lâche la sphère. Il existe donc un rapport de cause à effet entre mon acte (A) et son résultat (B). A implique B et dans ce cas précis, on peut étudier les Lois qui régissent ce rapport séquentiel, comme nous l'a démontré Galilée. La relation cause à effet implique temps et espace. B survient après A, au sommet de la Tour de Pise. Si A et B avaient été coïncidents, on ne pourrait établir un rapport de cause à effet, dans la mesure où les deux phénomènes auraient eu lieu en même temps et l'on ne pourrait plus affirmer que l'un est l'effet et l'autre la cause. Les rapports de cause à effet se déroulent dans un espace déterminé, dans le cas présent, au sommet de la tour de Pise. Si A provoquait un effet dans une autre dimension de l'espace, il échapperait à mon observation et ainsi je ne pourrais pas établir de rapport.

Ce modèle simplifié s'applique à toutes les autres circonstances. Un papillon bat des ailes à Péquin et quelques semaines plus tard une tempête éclate à New York. Je ne suis pas en possession de tous les faits qui ont permis cette séquence mais je comprends que les Lois naturelles y ont participé et qu'il a existé un écart de temps entre un événement et l'autre qui ont pu être observés à des endroits spécifiques. Notre Univers a surgi du big bang qui est à l'origine de la formation de la Terre, voilà près de 4,5 milliards d'années, un corps astral du système solaire de la Voie Lactée. Le

temps et l'espace sont présents, même dans les phénomènes qui, du fait de leur magnitude, ne sont pas aisés de comprendre.

Dans ma pensée, dans mon esprit et dans la matrice, la suppression du temps et de l'espace délivre la raison de mécanismes matérialistes et autorise le libre arbitre, sans supprimer la soumission aux Lois de la nature. L'affirmation « Galilée est un scientifique » est aussi vraie aujourd'hui qu'à l'époque de Galilée et l'est aussi bien à l'endroit même où je l'écris que partout ailleurs dans le monde. En supprimant le temps et l'espace, l'homme se délivre de la causalité matérielle limitée du paradis pour devenir un être libre en tant que conscience pensante existante, quoique esclave de la raison.

Libre arbitre ne signifie point arbitre. La raison, perçue comme instrument de l'esprit, sert à accomplir les desseins de la nature humaine et non pas le néant, le moyen et non la fin. Privée des motivations qui animent la volonté, privée des émotions, la raison devient inutile. Lorsqu'elle est au service d'intérêts contre-nature, elle devient diabolique.

Un astronaute est propulsé de la Terre dans une navette en direction d'une station spatiale. De la station spatiale, il observe notre petite planète bleue et en guise d'expérience, il lance quelques sphères de métal. À l'inverse de ce qui survient sur la terre, les sphères ne tombent pas et semblent flotter dans l'espace. Ainsi, l'astronaute ne subissant plus la gravité terrestre, A n'implique plus B. Il y a d'autres Lois qui interviennent et causent d'autres

effets. De même, l'homme retient l'information du monde matériel et procède à son traitement dans son esprit en accord avec d'autres Lois, comme celles de la logique et des mathématiques, mais restant coupé du mécanisme inhérent à la matière qui a besoin de temps et d'espace. Dans son esprit, il est libre de choisir son chemin selon sa volonté et ses motivations, il est devenu un être pensant conscient de son existence. Ses choix sont, par la suite transposés, sur le plan matériel où ils subiront de nouveau la causalité. Je vois un arbre fruitier, je pourrais l'abattre pour manger ses fruits mais, à coup sûr, l'arbre ne donnera plus de fruits et si ma famille et moi nous en dépendions pour vivre, nous serions dans un bel embarras. Dans mon esprit, j'articule la séquence des événements, tout en anticipant les conséquences futures et analysant leur impact. Comme je ne prétends pas détruire la source qui me nourrit, je me limite à cueillir les fruits sans abattre l'arbre. J'ai pu prendre une décision rationnelle dans mon esprit suivant les intérêts de ma nature et, en jouissant de la liberté de prendre cette décision, je n'ai pas perturbé la séquentialité immuable du naturel.

Je suis un être pensant, de l'espèce de l'homo sapiens sapiens, doué de libre arbitre pour décider de mon avenir.

Evidemment, je ne suis pas libre pour poursuivre l'impensable dont je méconnaissais l'existence, mais je suis libre pour poursuivre mes propres desseins, des plus élémentaires dont dépend la survie du corps, jusqu'aux

plus transcendants qui se rapportent à l'immortalité et à Dieu.

IV

Dieu existe. Tout ce qui peut être pensé existe, non pas dans le monde matériel mais dans la matrice et dans mon esprit. Il existe en tant qu'Être matriciel et objet de la pensée. Pour Le connaître, il faut d'abord Le nier en tant qu'irrationalité. Dieu n'est pas, il ne peut l'être, ce vieillard aux longues barbes qui commande le monde de sa chaire éthérée. Il n'est pas, il ne peut l'être, une entité omnipuissante, omniprésente et omnisciente. Il n'est pas, il ne peut l'être, une espèce de superhomme affranchi de nos faiblesses humaines. Il n'est pas, il ne peut l'être, une créature Machiavélique qui préfère être redoutée plutôt qu'à être aimée. Ces représentations mineures ont aussi leur existence dans la matrice, comme un produit agrégé de pensées primitives, héritières d'un récent paganisme captif des dieux aux bas instincts, mais elles ne constituent pas le Dieu de la raison. Celui qui bannit l'homme de son paradis bestial.

Le Dieu de la raison est la plus sublime création humaine. Il est la structure et la justification même de notre matrice culturelle, l'immortalité et la vérité. La réponse à l'unique instinct exclusivement humain, l'instinct religieux. L'instinct qui subordonne la raison aux intérêts de la nature humaine et, en dernière instance, de notre espèce. L'instinct que Sarah a désigné « after-life instinct ».

La vie se reproduit et s'éternise. Les êtres primitifs se divisent en d'autres

qui les immortalisent. L'homme ne se divise pas mais se multiplie, accomplissant ainsi le plus ancien précepte de toute religion. En se multipliant, il s'éternise et peut aspirer à l'immortalité, à condition d'assurer le succès de sa descendance dans la vérité et dans le sacrifice.

La pulsion de l'immortalité nous conduit à Dieu, commencement et fin, intemporel et spirituel, fondement de la liberté de l'homme. Aussi la quête de Dieu se traduit-elle dans nos comportements qui assurent le succès de l'espèce et particulièrement celui de nos descendants. C'est un parcours qu'on entreprend au moment où l'on reconnaît une valeur absolue, la valeur de la vie, et où l'on s'engage tout en respectant les valeurs subsidiaires de la valeur de la vie, en sacrifiant les passions de la chair à la finalité ultime de l'immortalité et de Dieu.

Les églises et les structures religieuses interprètent le divin sur le plan vivanciel. Alors que Dieu est intemporel et universel, les religions sont, quant à elles, marquées par leur temps et leur espace, évoluant en fonction des contraintes de l'histoire et du moment. La maxime « Oeil pour œil, dent pour dent » porte l'empreinte irrévocable du temps et, dans une certaine mesure, elle a été devancée par « Aimez-vous les uns les autres... ». Or, toutes deux ont rempli les mêmes buts à des époques différentes. Chercher à atteindre l'immortalité, c'est se dévouer à notre descendance et *lato sensu* à notre société et à l'humanité, ce qui entraîne des stratégies diverses à des moments divers. Les sacrifices sont nécessaires car l'abondance future

dépend de l'épargne actuelle et les populations futures ne sauraient survivre avec les ressources actuelles.

Les valeurs subsidiaires de la valeur vie sont la liberté, la propriété et le bonheur. Sans liberté, il n'y a point de pensée et en tant qu'êtres rationaux, la privation de liberté rend la vie est impossible. La propriété est un résultat de l'action légitime des êtres libres et de leur expression. Si l'on ne peut garder les fruits de son labeur afin de préserver sa vie et celle de ses descendants, on ne peut soutenir être libre car la liberté est le gage de la vie. Ceux qui sont à la recherche de Dieu, de l'immortalité et de la vérité pratiquent le bien et peuvent aspirer au bonheur. Ceux qui renient Dieu et pratiquent le mal seront condamnés et voués au malheur.

Les codes religieux traduisent ces principes. L'affirmation absolue de l'existence de la vérité et, avant tout, la vérité de l'existence de Dieu, en tant qu'impératif catégorique de l'existence d'êtres pensants. La valeur de la vie qui nous défend de pratiquer le meurtre. La valeur de la propriété qui nous défend de pratiquer le vol. La valeur du bonheur, comme une récompense pour avoir pratiqué le bien et éventuellement la plus convoitée des récompenses, l'immortalité. Ceux qui se sacrifient pour les valeurs de la vie parviendront à l'immortalité. Comme tous les instincts, l'instinct religieux est soumis à des perversions qui enflamment certains aspects particuliers de la nature humaine en poursuivant le mal et détruisant la vie. De même que les perversions des autres instincts ne détruisent pas leur

valeur intrinsèque, lorsqu'elles visent leur objet de vocation, de même les perversions de l'instinct religieux ne doivent pas servir à renoncer à leur ultime dessein qui est la vie.

Je suis un être pensant, de l'espèce de l'homo sapiens, doué de libre arbitre pour décider de mon avenir, en Dieu.

Je ne vis pas isolé mais en société avec mes semblables, engagés à un même contrat de reconnaissance mutuelle de droits inaliénables, qui correspondent aux valeurs de l'esprit, assuré par l'État.

V

L'être humain est par sa nature même un animal politique, ainsi l'a reconnu Aristote, car il ne s'accomplit que dans la société. Au sens philosophique, on peut toutefois aller plus loin et affirmer que l'homme n'existe en société que dans la mesure où son esprit existentiel naît de la matrice culturelle et ne pourrait se développer sans elle. La vie en société exige des règles définies qui respectent les valeurs qui orientent notre raison et sans lesquelles nous serions perdus. À commencer par la valeur de la vie et de Dieu en tant qu'immortalité et vérité. La politique est une branche de la philosophie qui étudie les règles de la vie en société que les États modernes ont consignées sous la forme de contrats Constitutionnels. Des contrats qui traduisent, sur le plan juridictionnel, les valeurs naturelles. La valeur de la vie, comme le droit à la vie, et ses valeurs subsidiaires comme les droits à la liberté, à la propriété et à la quête du bonheur.

Chacun est titulaire de sa propre vie et en est souverain dans sa quête de bonheur. Le rôle de l'État en tant que garant des droits individuels est celui d'assurer la sécurité interne et externe, administrer la justice et veiller à l'accomplissement des contrats célébrés en toute liberté par les citoyens. Pour enrayer le monopole de la violence, l'État peut aisément constituer une menace, c'est pourquoi le pouvoir de l'État doit être partagé et

équilibré entre les pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire, chacun possédant sa propre légitimité démocratique. Le paradigme de l'État moderne est la démocratie libérale et capitaliste, comme celle qui existe aux États-Unis depuis le XVIII^e siècle, non pas la démocratie mais plutôt la république. C'est un lieu commun que de dire que la démocratie est un système de gouvernement assez mauvais, et que faute de mieux, c'est encore le meilleur système. Rien de plus faux ! Rien ne distingue une démocratie d'une dictature, lorsque les majorités élues exercent un pouvoir illimité et, dans de nombreux aspects, elle est plus exécrationnelle car elle se croit, à tort, légitimée. Dans une république, le pouvoir des majorités élues est limité par les droits individuels, assurés à leur tour par des institutions non élues, comme par exemple la Haute Cour de Justice aux États-Unis. La démocratie libérale et capitaliste représente-t-elle la fin de l'histoire, en ce sens qu'elle serait une forme d'organisation politique insurmontable ? La fin de l'Histoire dans le sens qu'Hegel, Marx ou Fukuyama lui ont attribué ?

Edward O. Wilson soutient que « les espèces très socialisées... se comportent comme si elles savaient que leurs gènes se répandraient le maximum ... orchestrant des réponses comportementales qui se traduisent par la combinaison optimale de la survie individuelle, reproduction et altruisme ». Si la démocratie libérale et capitaliste correspond à la meilleure forme d'organiser ces comportements, alors nous voilà parvenus

à la Fin de l'Histoire. Non pas pour les raisons judicieuses invoquées par les illustres finalistes cités, mais tout simplement pour servir les intérêts de l'espèce. Il s'agit d'une hypothèse scientifique car la biologie peut démontrer qu'il existe des formes d'organisation politique qui favorisent l'accomplissement des impératifs biologiques d'une forme plus efficace.

En ce début du troisième millénaire, il faut être conscient que, même si la démocratie libérale et capitaliste ne représente pas la Fin, il n'y a pas, à l'heure actuelle, d'alternatives crédibles. Le communisme et, d'une façon plus mitigée, les socialismes ont subi un pharamineux échec pour avoir renoncé à la nature humaine, à Dieu et à la raison.

Dans la plupart des États, les droits civiques ne sont pas reconnus. Soit parce que les cultures locales sont pré-philosophiques et l'organisation politique est du genre tribal, soit parce que, quand elles sont philosophiques, elles ont été assaillies par des mafias organisées en partis politiques qui utilisent le monopole de la violence de l'État pour spolier, à leur profit, des populations naïves et sans défense. Dans ces sociétés, le bonheur est défini par des patriarches, des ayatollahs, des caciques locaux ou par des chefs de partis politiques qui exigent des sacrifices au nom de la tribu, au nom d'Allah, au nom de faveurs ou des nobles intérêts de la nation. Le droit à la propriété n'existe pas pour celui qui s'efforce honnêtement, il existe uniquement pour celui qui dispose du pouvoir de la protéger, par la force brutale ou la manipulation des institutions judiciaires,

contre la concupiscence. La liberté est une chimère et le droit à la vie une loterie. Malheureusement, il n'est pas facile de changer cet état de chose et le plus souvent, le dévouement d'une vie ne suffit pas. Il ne faut pas oublier que les idées libertaires de la guerre de l'indépendance d'Amérique et de la Révolution française n'ont pas plus de 200 ans et qu'en France, elles ont abouti à la terreur fratricide.

Ceux qui vivent dans les démocraties libérales et capitalistes doivent en remercier Dieu. Les autres, la plupart, ne doivent pas oublier que la vie sans liberté n'a point de valeur parce qu'elle écarte l'homme de l'immortalité et de la vérité, le transformant en zombie. Les êtres pensants doivent devenir des croisés et lutter pour la liberté, brandissant l'arme divine de la raison.

Je suis un être pensant, de l'espèce de l'homo sapiens sapiens, doué de libre arbitre pour décider de mon avenir, en Dieu, jouissant des droits inaliénables à la vie, à la liberté, à la propriété et à la quête du bonheur.

VI

Qu'ont donc en commun Léonard de Vinci (1452-1519), Mozart (1756-1791) ou Gaudí (1852-1926) pour qu'on les considère des artistes de génie, et dans quelle mesure peut-on comparer leurs contributions à celles des scientifiques de génie, comme Galilée (1564-1642), Newton (1642-1727) ou Einstein (1879-1955) ? Qu'est-ce l'art ? Qu'est-ce qui le distingue de la science ? Quelle valeur représente-t-il pour l'humanité lorsqu'on le compare à la valeur de la science, prodigue en découvertes ?

Il me paraît largement insuffisant de définir l'art comme la poursuite du beau, cette définition ne servant pas à le différencier de la science, dans la mesure où, beaucoup sont de cet avis, la beauté est aussi présente dans la philosophie et les mathématiques. Paul Johnson affirme que l'art est une réponse à la poursuite de l'ordre dans l'univers, un élément essentiel à la quête du bonheur et donc l'instrument ultime du bonheur humain. Or, la science est aussi la poursuite de l'ordre indispensable à notre bonheur, et de ce point de vue, rien ne distingue l'art de la science.

Une réflexion sur la vie et l'œuvre des artistes ou scientifiques invoqués, nous permet de déceler d'immédiat une différence fondamentale qui nous aidera à comprendre la nature même de l'art et ce qui le distingue de la science. Les chefs d'œuvres de Léonard de Vinci, Mozart ou Gaudí sont d'ordre personnel et irremplaçables. La Joconde, les Noces de Figaro ou la

Cathédrale de la Sagrada Familia n'auraient jamais vu le jour si ces artistes de génie n'avaient pas existé. Certes, il y aurait eu d'autres chefs d'œuvre similaires, témoins du style de l'époque, mais sûrement pas les mêmes. Quant à Galilée, Newton et Einstein, la situation est toute autre. Nul ne doute que leurs découvertes auraient tôt ou tard été accomplies par d'autres individus. L'étonnante beauté des Lois qu'ils ont énoncées découle directement de l'ordre universel. En fait, elles n'ont point été inventées, elles ont été découvertes.

Cette constatation nous permet d'attester inéluctablement une différence primordiale : l'art est création tandis que la science est découverte. L'art, comme création, porte l'empreinte personnelle de l'artiste et son existence dépend de celle de l'artiste, alors que la science existe indépendamment de l'existence du scientifique.

L'art ainsi que la science font partie du domaine collectif de la matrice culturelle, comme des produits individuels, agrégés par l'utilité qu'ils représentent pour les populations, dans un contexte historique déterminé. Les objets de l'art n'ont pas à se confiner aux éléments structurels de la matrice, car ils ne sont qu'une vision personnelle de la matrice même, affranchie des contraintes temporelles ou spatiales. Elles sont, pour ainsi dire, la vision particulière que l'artiste a du monde. La science, par contre, doit se soumettre à la structure de la matrice et ses découvertes sont solidement ancrées dans un temps particulier, dans le temps et dans

l'espace. Réinventer la roue n'a guère de valeur, mais il peut s'avérer utile de connaître une perception particulière de la roue en tant que motif artistique.

A quel moment précis une vision personnelle s'introduit-elle dans le domaine collectif et devient art ? Lorsqu'un nombre suffisant d'êtres humains s'identifient et s'inspirent de cette vision, lorsqu'ils en dégagent de l'utilité et sont prêts à lui attribuer de la valeur. Une situation qui n'est pas statique mais qui évolue avec le temps, ce qui explique qu'un artiste ignoré aujourd'hui puisse être reconnu dans l'avenir, l'inverse étant également vrai.

Cette mise en valeur peut résulter d'approches multiples et se distingue en outre de la reconnaissance scientifique qui est confinée à la raison. La mise en valeur de l'art peut survenir à la suite d'une intuition, contemplation, méditation, excitation des sens, émotion ou autre, la seule importance étant que l'objet est valorisé et demandé par des êtres pensants, même si chacun d'eux le valorise pour différentes raisons.

Tous les êtres pensants possèdent une vision personnelle du monde qu'ils peuvent exprimer à travers de simples opinions ou à travers des œuvres de nature artistique. Au départ, elles sont toutes valables, cependant ce n'est qu'un certain nombre d'entre elles qui seront mises en valeur. Un des aspects les plus importants de notre culture est de laisser à chaque individu l'espace nécessaire pour qu'il façonne sa vision personnelle du monde.

Uniformiser, c'est détruire le ferment de la matrice, c'est limiter le progrès et diminuer notre capacité de survivre face aux futurs défis qu'à l'heure actuelle nous ne pouvons prévoir. La matrice appartient à tous, mais elle est tissée individuellement par chacun des êtres pensants.

Je suis un être pensant, de l'espèce de l'homo sapiens sapiens, doué de libre arbitre pour décider de mon avenir, en Dieu, jouissant des droits inaliénables à la vie, à la liberté, à la propriété et à la quête du bonheur et ayant ma propre vision du monde.

Sanxenxo, le 31 décembre 2004

Joaquim Sá Couto

Postface

Écrire une préface dans un essai philosophique n'a, semble-t-il, aucun sens. Mais une postface y tient sa place.

Au cours de ces six méditations, j'ai cherché à montrer ma vision du monde. La certitude de l'existence du moi pensant, en tant que vérité incontestable. Notre dépendance, en tant qu'êtres pensants, des autres êtres pensants et de la matrice culturelle comme produit collectif qui résulte de l'agrégation de l'action humaine individuelle. L'affirmation du libre arbitre, guidé uniquement par les valeurs qui nous sont chères. L'existence de Dieu comme principe de l'immortalité et de la vérité. La reconnaissance de l'inaliénabilité des droits civiques, même devant les majorités élues au sein des démocraties, et finalement, l'assertion que chacun des êtres pensants doit chercher à développer sa vision personnelle du monde. Voilà ma vision du monde. J'espère que, grâce à elle, d'autres pourront à leur tour bâtir leur vision personnelle.

Seixas, le 1^{er} janvier 2005

Joaquim Sá Couto